

Lecteurs de Scalési

MONCEF GHACHEM

Poeta e narratore

Parler de Marius Scalési et de ses *Poèmes d'un Mandit* signifie qu'on doit spécifier que cet homme handicapé à vie, suite à un accident survenu dans sa prime enfance, écorché-vif, laissé pour-compte, catalogué débile mental par une administration fasciste, déporté dans un asile, aux environs de Palerme où sa dépouille fut jetée dans une fosse commune, n'avait, en sa courte et terrible existence, que l'écriture pour affronter les diables de l'épouvantable malédiction et pour affirmer sa part humaine, dans un monde misérable, barbare et violent.

Avec acharnement et grande ferveur, Scalési a écrit des poèmes harmonieux par lesquels il pouvait se révéler créateur d'une éloquente esthétique puissamment rythmée et fabuleusement parabolique, lui qui était d'un physique diminué, bossu, chétif, paralytique.

Mais, je voudrais placer Scalési dans un pays et chez un peuple qui sont les nôtres, une Tunisie profondément méditerranéenne, à la population rurale bien souvent en transhumance et dont les cités avaient une dimension cosmopolite, avec leurs communautés d'Italiens (plutôt dire de Siciliens), de Maltais, d'Espagnols, de Grecs et, bien sûr, de Français qui détenaient, eux, le pouvoir politique, social et économique, sous toutes ses formes, puisque représentants du "protectorat" européen qui dirigeait, donc, à sa guise, les affaires publiques et courantes du pays, territoire, alors, monarchiste beylical, de langue arabe et de religion musulmane.

On le sait, Scalési était de père sicilien (de Tunisie), humble aiguilleur auprès de la compagnie de chemin de fer et de mère maltaise (de Tunisie) qui s'occupait de ménage dans les familles européennes de la capitale, officiers, fonctionnaires, commerçants aisés.

Nos populations siciliennes et tunisiennes se sont tellement fréquentées, à travers l'histoire, qu'un brassage culturel, couramment observable, paraît mêler les unes aux autres leurs frontières linguistiques et civilisationnelles. Dans le port de pêche qu'est ma ville natale de Mahdia, par exemple, "la modernité" sous ses aspects industriels et technologiques, fut d'abord importée, à partir des années 1870, par les marins pêcheurs

et les armateurs siciliens de flotilles de sardiniers à lamparos. Aujourd’hui, un bon nombre de pêcheurs natifs de Mahdia, forment équipage sur des chalutiers ou des palangriers italiens, comme à Mazara del Vallo et à Trapani.

Au beau milieu du X^e siècle, la Sicile fut “reconquise” par le professeur Jawdhar, amiral des forces armées fatimides à Mahdia, en vérité serviteur sicilien (sikilli) - il serait slave, selon d’autres chroniqueurs (saklabi) -, remarquable grand vizir d’al-Muiz, fondateur du Caire, et dont la capitale était, d’abord, Mahdia, «l’Invincible et Conquérante» (al-Qahira al-Mansoura) forteresse d’où les Fatimides (ils étaient chiites) projetaient de reprendre l’Orient au malékisme régnant.

Je voudrais sunnisme ajouter, de même, que si l’on connaît le dernier roitelet Moriscos sur Grenade, j’ai nommé le fameux Abou Abdil du chant patrimonial espagnol, de son vrai nom Abou Abdallah Mohammed Ibn Bani al-Ahmar, il semble que l’on sait peu de chose, par contre, sur Ibn al-Hawass, dernier chevalier musulman en Sicile, comme le mentionne Ibn Khaldûn qui précise qu’Ibn al-Hawass a quitté, définitivement, la Sicile, accompagné des siens, en l’an 1086 (464 de l’Hégire).

L’un des descendants de ce chevalier vaincu, Khalifa Hawass, originaire des îles Kerkennah, entreprit, à la fin de Mars 1945, de prendre à charge, sur un “loud” modeste, afin de lui faire traverser la mer jusqu’au désert lybien, un certain Habib Bourguiba, obligé de choisir la clandestinité, face à la police et à l’armée colonisatrice qui ne cessaient de le traquer et décidé d’aller porter la voix de l’indépendance tunisienne, en Egypte, où elle était peu connue.

Un autre Hawass, pêcheur à Mahdia, Salem Hawass qui a trimé de longues années durant, dans la pêche au feu (pêche aux lamparos), avec mon propre père, avait pour compagnons quotidiens certains autres pêcheurs de Mahdia d’origine sicilienne, tels que Nino Marino, Paolo Zappalà, Mastro Trapanis, Mastro Ereïra, Mastro Bokhchem, avec lesquels il parlait la langue franca, une sorte de sabir arabo-franco-sicilien, alors couramment utilisé dans le port de Mahdia, et ailleurs, à Sfax, à Sousse, à Kélibia, à la Goulette et à Bizerte. Le travail en mer est un vrai travail de forçats. On y affronte les calamités des bourrasques et des tempêtes avec leurs listes de naufragés perdus. On peine et l’on ahane sous le soleil brûlant, se nourrissant de peu, dormant dans la nuit moite, à même les planches, avec l’humidité de l’eau et sa hantise, pour supports de lit. Fumer pour se rechauffer le bec et se détendre de la fatigue nerveuse (la mer épouse les nerfs) et boire, si possible, un coup, quelque part, quand on est de retour sur terre, restent les modestes priviléges du marin pêcheur souvent résigné et silencieux. Après trois décennies de travail continu comme pêcheur, Salem Hawass trouva l’idée qui fit de lui un homme à part, rejeté des uns, mais envié par d’autres.

Dans le quartier portuaire, juste à l’axe central des maisons des pêcheurs siciliens et certainement grâce à leur soutien, Salem Hawass ouvrit une taverne où l’on pouvait se restaurer, mais surtout boire du bon vin.

Il choisit pour ce bar portuaire le nom de *Lido* devenu célèbre à Mahdia et signalé, de nos jours, dans les guides touristiques, comme l'un des rares restaurants tunisiens où l'on peut dîner de poisson frais et savourer les meilleurs crus. Salem Hawass n'étant plus de ce monde, ce sont ses deux fils qui gèrent actuellement le *Lido*. Ma découverte de Scalési, c'est à dire la première lecture que j'en ai faite, la première fois où j'entendis parler de ses *Poèmes d'un Maudit* eut lieu, un soir d'hiver rigoureux, autour d'une table du *Lido*. Le porteur de cette poésie rebelle, ruisselante d'amertume et marquée de l'indélébile blessure, se nommait Salah Chhémi. Chhémi était l'inoubliable passeur de cette poésie criarde de Scalési. Il en apprenait, intégralement, des strophes mélodieuses.

Entre un verre de rouge et un morceau de boutargue, oeuf de pagre ou de mullet légèrement grillé, il nous récitait des vers de Scalési. Je me sentais proche de cette poésie du malheur immuable et du désespoir inouï. Salam Chhémi me faisait comprendre qu'il l'adressait un peu plus à moi, qu'aux autres convives réunis. Savait-il, peut-être même, était-il le seul à savoir, alors, que dans notre cercle de buveurs occasionnels, j'écrivais moi aussi, que je taquinais, vers les grottes du cap Africa, la divine Calliope, comme on dit?

J'évoquerai la figure de l'intellectuel délicat et solitaire, Salah Chhémi! Il était du côté des pauvres et des humiliés. Son métier de maître d'école lui donnait l'occasion d'espérer faire sortir des abjectes misères de la dépendance et de l'ignorance certaines petites têtes. Il y croyait fortement, bien qu'il ne le disait pas à haute voix, mais avec sa frêle voix de célibataire endurci et solitaire, car Salah Chhémi ne s'était jamais marié. Il fondait littéralement d'affection fraternelle, lorsqu'il récitaient la poésie de Scalési. En effet, entre Chhémi et Scalési, s'est établie une sorte de fraternité dévouée. Lorsque, dans la taverne ou sur une terrasse de café portuaire, Chhémi coupait les "joutes poétiques" qui accompagnaient, bien souvent, nos amicales retrouvailles - c'étaient surtout des poètes arabes préislamiques ou d'autres époques que nous nous récitions - par son «connaissez-vous Marius Scalési?», on tournait vers lui un regard désappointé, car Scalési nous sortait de la poésie arabe proprement parlée, c'est à dire qu'il nous mettait sur un autre registre linguistique, puisqu'il introduisait dans notre cercle lyrique, la langue de Villon et de Baudelaire. Mais, c'était d'un apport sans précédent, pour notre sensibilité et pour notre amour de la poésie, car celle de Scalési, enflammée, tragique et ajustée trouvait dans la voix de Salah Chhémi une continuité sans failles et une authentique complicité. Quelle lancinante tristesse a dû traverser le coeur ivre de Salah Chhémi, quel amour déchirant, quelle peine inconsolable a-t-il connus, ou simplement quelle lucidité exigente a gouverné son esprit, dans un monde touffu d'inégalités et d'injustices, pour qu'il eusse retrouvé ainsi, dans la poésie de Scalési, une balise où repérer ses instants de fête et d'affection jubilante, une bouée salvatrice sur laquelle, il se libérait des morsures et des absudités d'une existence de solitude et d'exclusion jamais vaincues?

Une fois, un jour, j'ai demandé à Salah Chhémi d'où lui venait son insatiable fréquentation de la poésie de Scalési? Il me parla, ainsi, du recueil posthume de ce

poète contemporain de Chabbi. Il me donna rendez-vous le lendemain soir, sur la terrasse du café Lahmar où il aimait venir avec, au fond d'un vieux couffin, un livre et une bouteille. «J'aurais une surprise pour toi» ajouta-t-il, peut-être voulait-il me prêter, pour une lecture essentielle, son exemplaire personnel de *Poèmes d'un Maudit?*. Mais une pêche tardive, de saupe ou d'orphie, m'empêcha d'aller retrouver Salah, au café portuaire. Dans sa souplesse habituelle il me dit à demi-mots que la “surprise” consistait en une récitation plus complète d'un poème de Scalési? C'était plus que cela, bien sûr, et j'allais connaître la “surprise” que me réservait Salah Chhémi bien plus tard, par d'autres mains que les siennes, mais des mains pareillement amies.

A Mahdia, en ces années de pêche quotidienne et d'allégresse dionysiaque, en ces années de fervente mais furieuse jeunesse, la poésie de Scalési, ses *Poèmes d'un Maudit* que Salah Chhémi conservait sur le rayon le mieux rangé de sa bibliothèque personnelle, allaient venir jusqu'à mes mains émues, ils allaient, désormais, danser et résonner amplement au coeur de ma vie. Et ce fut un autre instituteur, Abdelkader Khoïdja, cousin de Salah Chhémi et mon ancien camarade de classe, dans le primaire, qui allait se charger de m'offrir, un soir de bonne providence et de grande abondance, l'exemplaire même que Salah Chhémi conservait des *Poèmes d'un Maudit*, l'unique recueil posthume du poète ténébreux, publié à Paris, en 1923, aux éditions de “Belles Lettres”, 89, Boulevard Exelmans et imprimé chez Guénard et Franchi, à Tunis, 84, rue du Pacha, cet exemplaire que j'utilise, aujourd'hui, pour parler de Scalési.

De vivant de Salah Chhémi, Abdelkader Khoïdja était bien proche de lui. Parentalement liés, ils étaient, tous deux, pareillement instituteurs. Ensemble, ils savaient savourer un bon verre et “manger” une vraie poésie, car la poésie ne se mettait pas sous la langue, avant d'être mastiquée, avalée, puis digérée?

Abdelkader a emprunté à Salah le recueil de Scalési. Je ne sais pour quelle raison, il ne le lui a jamais rendu? Peut-être même que Salah, dans un élan de profonde sympathie, a-t-il offert, définitivement, à Abdelkader *Les Poèmes d'un Maudit?*. A son tour, celui-ci transforma l'offre en un autre don, puisqu'il m'a choisi, parmi ses amis à Mahdia, pour me donner ce recueil de Scalési. Il me dit que je le méritais bien, que je le lirai mieux que beaucoup d'autres. Des années plus tard, le même Abdelkader Khoïdja vint m'annoncer la mort de Salah Chhémi survenue «dans une chambre ténébreuse», dit-il, «où personne n'était venu lui rendre visite, depuis de longs jours et de très longues nuits. Seul lui tenait compagnie un chat de gouttières qu'il avait recueilli dans le café du port et ses livres qu'il avait à peine la force d'ouvrir». La première chose que je demandai à Abdelkader, alors, c'était que faire du recueil de Scalési, maintenant que Salah n'est plus? «Garde-le», me répondit-il, «il me l'a laissé et à mon tour, je te l'ai donné! Conserve bien ce livre, val».

Nous regardions la mer, sans dire un mot. Finalement, j'entrepris, à voix félée de dire un poème de Scalési que Salah Chhémi, bien des fois nous avait récité. A mon écoute, Abdelkader demeurait muet, face à la “Mer de la Dépouille”:

*«J'ai trop longtemps traîné sous le riant soleil
Une chair misérable et d'amères pensées:
Ma place est près de vous, dans les fosses glacées;
Mes yeux brûlés de pleurs ont besoin de sommeil.*

(...)

*Elle est en mon cerveau, la lumière sublime,
La flamme Intelligence, étincelle de Dieu!
Quelle pitié du ciel, quel tourment ou quel crime
Éteindra sous mon front cet implacable feu?*

*Ce feu dont les rayons me montrent à moi-même
Tel que je suis et tel que je serai toujours,
Âme contre son corps sanglotant l'anathème,
Herbe qu'on jette loin des fertiles labours».*

De cette poésie de lamentos poignants, me touchent, plus particulièrement, ces vers avec lesquels Scalési évoque son père, trempé de pluie jusqu'aux os, alors qu'aiguilleur de chemins de fer, il peinait d'une traverse à l'autre:

*«J'aperçus à travers la pluie énorme et l'ombre
Mon vieux père voûté dans sa capote sombre.
C'est là qu'il exerçait son métier d'aiguilleur.
Il n'avait pas l'espoir d'un lendemain meilleur,

Il n'avait point d'abri. L'eau ruisselante et lâche
Lui coulait dans le cou, lui mouillait la moustache.
Je l'entendais tousser au point de s'arracher
Les poumons dans l'effort qu'il faisait pour cracher».*

Avec ces vers, le souvenir de mon propre père me remonte, chaud et palpitant, dans les veines. Il péchait à la ligne le loup, pieds nus sur le bord du rivage dont les sables partaient en ailes bleues pastel dans les souffles du vent et la mer était fort agitée, déferlante de tant d'échos étourdissants.

Il se tenait droit et immobile contre le vent, comme un olivier tient la terre. Il était enveloppé dans un long manteau militaire, un manteau de guerre d'Espagne qui le faisait appeler ironiquement "général" par les autres pêcheurs, à Salakta. Ce manteau kaki et épais, mon père a dû le trouver amassé sur le sol d'une friperie, dans le souk hebdomadaire de Mahdia, en ces années du début de l'indépendance nationale. Il lui allait tant et si bien, avec ses poches larges et ses boutons dorés, la coupe haut de gamme de ses épaules et ses plis inférieurs qui remuaient dans le vent, tel un défi

indifférent aux tirs d'un équivoque ennemi. Mon père tira, d'un coup, sur sa ligne, pour ramener agilement, sur le sable sec, un loup fabuleux. Il plia autour de la tablette en liège la ligne, puis il me fit signe d'approcher, moi qui l'attendais, fébrilement, à l'écart sous un porche menaçant ruine. Mais, il se mit à pleuvoir à verse, une pluie brusque et fumante qui me cacha le monde et jusqu'à la vue de mon père. Puis, le rythme rapide de la pluie diminua et mon père put avancer jusqu'à ma cache. Il était tout ruisselant, la ligne pendant d'une poche, le poisson accoché par les branchies à ses doigts. Tranquilisé de me retrouver indemne et toujours là, il me sourit tristement.

L'eau lui creusait les traits, le manteau de guerre d'Espagne n'avait pas suffi à le préserver des tirs perçants de l'avresse. Mon père se mit à tousser, des hoquets interminables devant lesquels la furie de la mer elle-même devait blêmir. Il toussait en tendant vers moi le poisson: «Peux-tu le tenir?». Puis, après un long silence: «Vois-tu comme c'est dur? Pourrai-je avoir le dessus sur cette misère qui tue? Tu comprends pourquoi je veux que vous soyez instruits, il n'y a pas d'autre voie pour s'en sortir!». Il avait toute la peine du monde dans la voix atténuee par la toux devenue intermittante. Aussi, quand il évoque son père, l'aiguilleur des trains, Scalési ne parle-t-il pas pour mon père, le pêcheur et, corrélativement, pour moi aussi? Et c'est, comme je l'ai dit, Abdelkader Khoïdja maître, puis directeur d'école, qui m'a permis de lire plus amplement *Les Poèmes d'un Maudit*. Aussi voudrais-je rendre une sorte d'hommage à cet ami, en évoquant le grand et commun penchant pour la lecture qui nous rapprochait, déjà, depuis longtemps.

Nous avions entre onze et douze ans et nous suivions, tous deux des cours, supplémentaires d'été, à l'école ancienement franco-arabe de Mahdia. A la bibliothèque de «*La Jeunesse Littéraire*», j'ai pu emprunter un livre édité dans une modeste collection, mais dont la lecture m'était d'une profonde exaltation. Il s'agissait d'un condensé de *Hay Ibn Yaqdhân* (qu'on peut traduire par *Vivant, fils du vigilant*), du philosophe andalous Ibn Tufayl (né à Cadix au début du XII^e siècle, mort à Marrakech en 1185, de son vrai nom Abù Bakr Mohammed Ibn Abd Al Malik, connu en Occident du Moyen Age, sous le nom d'Aboubacar). En bref, l'histoire d'un enfant sauvage, abandonné sur une île où nul autre humain ne vit et où les gazelles affectueuses des pinèdes l'ont allaité et défendu. Lucide et intelligent, cet enfant a vécu en harmonie avec la lumière, les arbres, les animaux, les sources, les saisons et le ciel. Echoués sur son île, des hommes venus du monde civilisé, purent lui révéler de loin l'importance de la création et l'omniprésence de Dieu. Comme on le voit, c'était bien avant *Robinson Crusoé*, une extraordinaire verve romanesque sur la naissance, l'intelligence, la vie et la décantation, le monde et le néant, l'être et Dieu! Je glissais ce livre de format courant, dans le tiroir de notre table commune, et d'un clin d'œil malicieux, je signalais l'époustouflante présence de *Hay Ibn Yaqdhân* à Abdelkader Khoïdja. Sous ma suggestion, il a lu bien des fois le conte philosophique. Cependant, je guettais le moment où il paraissait s'ennuyer, comme au cours d'une leçon de calcul, par exemple, - il n'aimait pas particulièrement

“les 1300 problèmes” -, pour lui siffler à l’oreille, à l’issu du maître: «N’oublie pas que *Hay Ibn Yaqdhân* est là, dans le tiroir!».

Et Abdelkader Khoïdja tirait le livre de sa cachette, l’ouvrait discrètement sur les genoux, et tout aussi discrètement, dévorait pour la énième fois, quelques pages du conte d’Ibn Toufayl. Jusqu’au jour où le maître le surprit dans son manège et lui tomba dessus comme une foudre volcanique:

«Tu lis un conte arabe en plein cours de calcul?».

Par sa règle affilée, le maître sévère donna à Abdelkader Khoïdja une vraie leçon de bastonnade à ne plus oublier. Ses cris répétés m’étant insupportables, j’intervins, sans scrupules, afin de le sauver:

«Monsieur, ce livre est à moi, je l’ai emprunté à “*La Jeunesse Littéraire*”. Il ne l’a pas touché et c’est moi qui l’ai rangé, à son insu, dans le tiroir!».

«Il ne l’a pas touché? Tu oses dire qu’il ne l’a pas ouvert et même lu?».

Et aux coups de se suivre, comme dans une danse noire les regards du soleil.

Ce jour-là, à peine franchi le seuil de l’école, Abdelkader Khoïdja décida de crier à tous nos autres camarades, d’une voix franchement fière que j’étais «le plus courageux, le plus sympathique et le plus chevaleresque, parmi tous ceux qui sont là...». Il décida aussi de me surnommer désormais *Hay Ibn Yaqdhân*. Durant des années, il m’appela à chaque fois où nos pas se rencontraient, au hasard des chemins et au tornant des jours: «*Hay Ibn Yaqdhân*, le bien lucide vivant!».

Voilà, sans doute pourquoi, le même Abdelkader Khoïdja m’offrit, plus tard, *Les Poèmes d’un Maudit* de Scalési, bel ouvrage que conservait dans sa bibliothèque personnelle, feu Salah Chhémi, instituteur désespéré et poète à l’heure où se lève le vent, lecteur à part entière et récitant passionné de ce même Marius Scalési, poète maudit, révolté et insoumis qui fustige la fatalité et l’injustice, depuis son “antre de misère”, à Tunis, “capitale de la douleur”, chant incantatoire de la vie.

La poesia multietnica

RENZO PARIS

Docente di lingua e letteratura francese all'Università della Tuscia di Viterbo

Prima di iniziare il mio intervento - che riguarda il rapporto tra Scalesi e un poeta bretone, Tristan Corbière, incentrato sulle somiglianze di questi due poeti così diversi - volevo permettermi alcune riflessioni - a volte critiche, a volte no - su quanto ho sentito finora, anche per animare un possibile dibattito sul poeta.

Mi sembra che, in questo convegno, aleggi un certo pudore proprio nell'affrontare il poeta Scalesi: l'interpretazione che ne è stata data, a parer mio, è un po' forzata: quella di poeta mediterraneo, soprattutto se il Mediterraneo rappresenta il sud del mondo, magari in contrapposizione al nord.

Io trovo Scalesi un poeta molto solitario, pudico, maledetto, appunto, come persino nel titolo del suo libro si è autodefinito. E credo che si presti molto poco alle «strumentalizzazioni», o alle interpretazioni politiche, sia del tempo in cui è vissuto, sia di quello di oggi. Occorrerebbe accostarsi di più alla sua poesia per capire quanto essa sia «pericolosa» - proprio come tutta la produzione dei «maledetti» -, perché fondata su una forte lacerazione identitaria e su questo suo grido - quasi espressionistico - che si sente in tutte le sue composizioni.

È molto difficile pensare a uno Scalesi che possa ricongiungere le rive del Mediterraneo, immaginarlo come un poeta della riconciliazione. Egli, forse, potrebbe essere esattamente l'opposto: un poeta, in questo senso, molto violento, legato agli amori - come adesso dirò - del rifiuto, «gialli» come diceva Tristan Corbière, il poeta bretone a cui lo assimilo....

Se, poi, per poeta mediterraneo intendiamo poeta esotico, allora è lo stesso Scalesi a distruggere quest'immagine, perché non amava l'esotismo, né l'idea di profumo e voluttà, che poteva essere francese, ma anche italiana, di quell'esotismo.

Scalesi è, dunque, un poeta che, secondo me, bisognerebbe un po' sganciare dal dibattito politico attuale e vederlo dentro la sua stessa poesia.

Accostarlo a Tristan Corbière, naturalmente, provoca sempre un certo brivido, ma può, forse, produrre una scintilla in più, rispetto alla stessa poesia di Scalesi.

1. Accostare due poeti è sempre un po' azzardato. Rappresentano due mondi separati, con ritmi e immagini diverse tra loro, anche quando si sono influenzati, praticando la riscrittura. Quando poi questi poeti si chiamano Tristan Corbière (1845 - 1875) bretone, che scrive i suoi versi in lingua francese, e Mario Scalesi (1892 - 1922) italo-tunisino, in lingua francese, può diventare pericoloso. Tuttavia, le somiglianze tra i due ci sono e non soltanto per alcuni dati biografici (entrambi morti a trent'anni in modo violento) ma anche per una poetica che qui chiamo provvisoriamente «multietnica». Corbière, inoltre, fu inserito nella famosa antologia *Les poètes maudits* di Paul Verlaine, che aveva ripescato *Les amours jaunes* (1873), l'unico libro del poeta, in casa di amici. Scalesi invece intitolò *tout court* il suo unico volume di poesie *Les Poèmes d'un Maudit*, che uscì un anno dopo la sua morte. Certamente Verlaine intendeva per *maudit* una cosa molto simile a una vita maledetta. Scalesi, se fosse vissuto nell'Ottocento, avrebbe avuto tutti i numeri per essere inserito in quell'antologia. I due poeti sono poi vissuti dentro una lingua che non era propriamente quella in cui decisero di scrivere. Ai tempi di Corbière, il bretone, come del resto, ancora oggi, era parlato da tutti in Bretagna, mentre il francese era la lingua che si imparava a scuola. Da questo punto di vista Scalesi è ancora più, per così dire, multietnico. In casa parlava il siciliano con un po' di tunisino, mentre a scuola aveva scelto di imparare il francese.

Insomma, sia Corbière che Scalesi erano almeno bilingui, se si eccettuano i dialetti. Come tutto questo si riversò nelle loro poesie?

Molti critici si sono soffermati sul rapporto Scalesi-Baudelaire, che è quello che più balza agli occhi, un rapporto di amore-odio. Ma l'autore del volume *Les Poèmes d'un Maudit*, nonostante le apparenze, che pure sono forti, non punta a una centralissima poetica classica, né parnassiana, né, come vedremo, ortodossamente simbolista. A interessare Scalesi sono le smagliature della tela simbolista, provocate dal dolore di una vita segnata dalla caduta e da una feroce solitudine, fino a raggiungere la follia.

La sua lingua sarcastica, risentita, a volte mista, meticcianta, vorrebbe raggiungere l'armonia, ma intanto vive di contraddizione e di dissenso. Scalesi tocca punte espressionistiche attraverso la sua poesia che, se partì dai *poèmes en prose*, si risolse piuttosto in un racconto poetico, che era poi la sua autobiografia, la vita di un maledetto.

Corbière, in questo, è molto più chiaro. Puntò tutto sulla dissonanza, sulla mescolanza delle lingue, dalla bretone alle lingue classiche, all'inglese, raccontando la sua multietnicità in maniera davvero esemplare. Un poeta forte come Corbière, e dico forte nell'accezione critica usata da Bloom, è destinato certamente a predominare nel confronto con un poeta minore come Scalesi. Tuttavia, la forza di Corbière non veniva dalla tradizione classica della poesia francese. Immaginando un match tra i due, preferisco pensare a un incontro amichevole.

2. A una lettura brutalmente contenutistica, già nella prima poesia intitolata *Lapidation*, troviamo echi corbieriani.

Quando Scalesi rivendica «une existence de ténèbres» contro ogni «spleen pré-médité», critica un baudelairismo di maniera molto simile a quello che sottolineò Corbière quando denunciò nelle poesie baudelairiane «les beautés d'hopital». Lo spleen non deve avere nulla di premeditato, deve essere vissuto.

Ora il disgusto per ogni cosa, l'umore nero, l'atteggiamento che già l'autore de *Les Fleurs du mal* prendeva dall'Inghilterra, quella particolare malinconia del tipo spleenetico doveva nascere dal dolore, dalla sofferenza fisica, non soltanto da un atteggiamento, più o meno alla moda, di un animo malinconico.

E l'esistenza di tenebre ricorda di più le angosce e le paure di Edgar Allan Poe che un realistico disgusto, socialmente giustificato. *Lapidation*, nel suo aspetto metapoetico, somiglia a quella poesia di Corbière, la seconda del volume intitolata *Ca?*, dove il poeta cerca sarcasticamente di depistare un poliziotto che vuole sapere a tutti i costi che c'è in quel corpo del reato che è il suo libro. Mario Scalesi, sempre in *Lapidation*, fortemente programmatica, dice di aver cantato la sua giovinezza come quella dei «parias en pleurs» che vivono in un «enfer inédit». Il poeta bretone intitola *Paria* una sua poesia, dove lo definisce «toujours seul, toujours libre». L'accostamento termina qui. I paria di Scalesi sono in lacrime perché invalidi fisicamente, scherniti nella loro feroce solitudine, quelli corbieriani rovesciano la loro rabbia contro tutto e tutti, compresa la Patria che individuano sotto i loro piedi, «quando sono in piedi», come i poeti dalle suole di vento, di rimbalziana memoria. Il primo dovere del paria corbieriano è quello di affermare la vita come fosse una fanciulla e avviarla alla prostituzione; il paria di Scalesi vuole lapidare chi l'ha maledetto, foss'anche Dio. «Ô frères qui m'avez maudit».

Lo spirito di rivolta è dovuto al rifiuto subito per la laidezza fisica dell'uno o per l'invalidità dell'altro. Ed è qui che nasce quel grido di maledizione. L'impossibilità di essere amati detta il sarcasmo e la bestemmia.

Nella poesia *L'accident* il poeta cessa di vivere nel momento della caduta.

3. Queste prime poesie scalesiane sono tese a restituirci un ritratto sì di una famiglia, ma anche a giustificare tutto il disgusto che verrà. Il poeta ci parla di sé e della sua famiglia prima di affrontare i grandi temi della rivolta e della libertà, per approdare, infine, all'Ombra, quella *noire* di Poe, alla morte. Le poesie sulla madre sono le più patetiche. Non che in Corbière non ci fosse il patetico, magari rivolto ai vecchi marinai a riposo, ma c'era pur sempre l'ironia a guidare il cammino. La madre etnica di Scalesi è abbrutita dalla povertà.

Subito dopo troviamo la poesia dedicata al padre, rassegnato al castigo del suo lavoro di “scambista” delle ferrovie tunisine. Viene colto sotto la pioggia, nella solitudine più estrema di un emigrato siciliano che somiglia a quella che vediamo oggi in Italia addosso agli extracomunitari: estranei, diversi, affebbrati, come gli scambisti delle ferrovie francesi degli anni sessanta, rigorosamente algerini. Al quadro etnico famigliare si aggiunge la sorellina morta, che giace su una tavolaccia, alla quale il poeta dà un ultimo bacio.

Solo così Scalesi può scrivere *Parfums*, dove iniziano i suoi amori gialli dettati dal rifiuto. La bella fanciulla dalla «*tête charmante, aux pensers vipérins*», che passeggiava sulla spiaggia, ancheggiando, ha gli occhi pervertiti. Viene in mente il Rimbaud del «*rire brutal*». È una fanciulla doppia, come quelle incontrate da Corbière sui marciapiedi parigini, pronte a beffarsi della laidezza del poeta. Così pure la bionda lettrice di romanzi della poesia *Possession*, dopo avergli suscitato un «*sou désir*», al poeta *royeur* non rimane che pensare di averla posseduta «*bien mieux que nul de vos amants*». Sono dunque amori impossibili, acri, perversi, malati, tinti di giallo fiele quelli di Scalesi, come quelli di Tristan Corbière, anche se il simbolismo li ha resioyeristici e l'amore per Poe li ha tinti di nero.

Continuando nella ricerca del tema comune, quello del rifiuto, nella poesia *L'épaule* il poeta appoggia la sua mano sulla spalla di una donna verso la quale è in stato di adorazione, in un momento di sconforto, per il suo male antico, Scalesi grida: «*E tu m'as repoussé*». In *Amour bilingue* si chiede che cosa ha fatto il suo «*giglio d'Italia*» dei «rubini caduti dal “suo” cuore».

Questo amore di specieoyeristica verso la ragazza italiana dalla bruna chioma si ritrova anche nella poesia che segue. Malgrado il suo corpo lussurioso e i suoi occhi di carbone «*j'ai toujours ignoré che tu fusse de chair*». La donna è un angelo che il corpo spiuma. Il desiderio carnale del poeta rimane insoddisfatto. Di qui esplodonooyerismo e vendetta. L'anima nera di Scalesi non si rassegna alla sua invalidità fisica. «*O se potessi bruciarti il volto senza farti male*» oppure «*Potessi morire*» «*pour être ma morte*» sono versi al vetrolio contro quell'amore romantico visto come Eterna Bugia. Il ricordo della «*blanche Opelia*» è struggente. Il suo è il desiderio di penetrare l'Ombra come un novello Orfeo e amare la sua Euridice esanime. Niente azzurratmallarmeana ma tenebre alla Poe e a chi gli propone di scrivere «*un bouquet de fleurs de rhétorique*» (ancora Baudelaire) risponde: «*je dompte en souriant ma chronique ironie*». La sua ironia è diventata cronica come una malattia e il poeta assomiglia a «*un passant obscur*» a cui è dato cibarsi soltanto del fiere del ricordo. Scavando l'origine del rifiuto come Giacomo Leopardi, lo trova, nella Natura matrigna, infingarda verso i giovinelli innamorati. È così che l'adolescenza diventa sogno. È l'epoca in cui il vulcano visto in cartolina diventa magico, di gran lunga più affascinante del vulcano vero visto da adulti, come dirà Corbière in una famosa poesia. Anche il Golgota da ragazzini è bello, ma la bugia attraversa la religione e il sogno è destinato ineluttabilmente a svanire.

4. Vivendo tra minareti e muezzin musulmani, il Golgota è un ricordo infantile e su tutto, anche su Cristo, che ha voluto castigarlo da ragazzo, plana il dubbio. Ci sembra di vedere il pugno del Vanni Fucci dantesco volgersi contro il Creatore. Corbière racconta con passione teatrale le processioni dei suoi storpi e ciechi bretoni, segnati nel corpo dalla loro superstizione.

Della religione ama sì gli addobbi, ma sottolinea la rabbia del suo popolo sofferto, che vorrebbe veder sfilarne nelle vie di Parigi, nei quartieri borghesi, per insozzarli per sempre. In Corbière il popolo delle *via crucis* bretoni si unisce a quello marino.

Anche per i suoi eroici marinai sogna la rivincita, un giorno, per le strade di Parigi, contro i marinai da operetta che i turisti di Roscoff scimmottano quando, per due soldi, vogliono provare l'emozione dell'Oceano.

Scalesi, come Corbière, si sente poeta e innamorato del bestiame umano di cui sogna il riscatto. La morte che lo ossessiona entra nella poesia de *I lumi* che racconta la festa dei vivi per scoprire la festa dei morti, come in un romanzo *noir d'altri tempi*.

Il mestiere di contabile ispira a Scalesi versi che paiono stridere anche metricamente con il resto della raccolta. Le parole del commercio, del denaro, entrano nella poesia per farla sperimentare. Sono anche questi i suoi «*crimes de rimeur*». Il volume sembra crescere su se stesso dopo il quadro familiare e gli amori gialli. Scalesi estende la sua protesta, ci racconta i suoi sogni di rivolta, si mette a capo dei poveri magrebini e sputa disprezzo.

L'*Ode al denaro* somiglia alla *Litanie du sommeil* corbieriana per l'affastellamento delle metafore. Ma mentre il sarcasmo di Corbière vince su tutto, anche nel finale della sua litania, dove il sonno stesso si sveglia e dice al poeta «m'hai seccato», Scalesi mostra i muscoli della sua ribellione, quasi anticipando la poesia *engagée*. I poveri scalesiani sono violenti quando si accorgono che il loro sangue è colato per il profitto altrui.

Finché Scalesi non scopre di non potersi sottrarre al "dubbio europeo", protetto dalle moschee, nella bella poesia intitolata *I minareti*, fino a meditare i suoi crimini di rimatore, che poi sarebbero le smagliature del simbolismo. Scalesi descrive una Tunisi povera, quella dei mendicanti arabi ma anche la Tunisi delle biblioteche, scoprendo così un poeta come Jean Richepin, sotto l'influsso del quale recita «l'alloro fiorisce solo nel sangue dei pezzenti». Ma questa vita etnica non può essere abbracciata fino in fondo: se gli scrittori nordafricani, soltanto loro, possono parlare della Mauritania, la vera patria ideale deve rimanere la lingua forte, quella francese. Nella poesia dedicata a Gabriele D'Annunzio fa del sarcasmo contro la folla moderna che ha ridotto il poeta a un innocuo sognatore. D'Annunzio, il poeta soldato, ha ricordato a quella folla che esiste il poeta vate.

Carducci aveva già cantato «il poeta o vulgo sciocco un pitocco non è già». *Les Poèmes d'un Maudit* termina con un verso che sembra un epitaffio «*Je me tourne vers l'ombre, et l'ombre me pénètre*».

Molti sono dunque i punti in comune, le somiglianze tra Corbière e Scalesi, non ultimo l'odio mescolato al sarcasmo nei confronti delle bugie della Natura, della Società, delle Religioni, contro il rifiuto.

5. «*La haine redévient ma seule volupté*», scrive Scalesi fino a sentire nel ritmo del cuore quello della pala del becchino. Odio e voluttà. Sembra di riascoltare l'eco di uno slogan sessantottesco: «champagne e molotov».

I crimes de rimeur scalesiani però non si avventurano nel terreno del verso libero. Fu lo stesso Baudelaire a impedirglielo, anche se scrisse poesie narrative. *I crimes de rimeur*, a ben vedere, più minacciati che eseguiti, stracciano la tela suntuosa del simbo-

lismo e invitano alla vita rivoltata. In questo Scalesi può essere considerato un precursore della poesia multietnica oggi di moda in Europa. Si pensi a un poeta arabo come Adonis e al modo in cui ha bucato il velo dei versi di Walt Whitman, sia pure nella sua totale diversità da Scalesi. La cultura multietnica, che è la più solida risposta al razzismo, dovrebbe fare di Mario Scalesi una bandiera. Il rifiuto che introiettò si colorò dei colori della multietnicità e se adorò la Francia era perché, così facendo, nel momento del disincanto, la potè scrutare in tutta la sua morta decadenza, come la sorellina sul tavolo della morte. La sua crisi identitaria, cominciando dal nome, lo portò a immaginare un classicismo che odorasse di carogna.

Riassumendo: Baudelaire lo deluse, lo deluse anche Gesù e così la Natura divenne una distesa di bugie.

Amò il sole nero di Poe, ma la sua radice amara restò la sua multietnicità che non si incollò in una identità.

Non si volle italiano, anzi siciliano, come non fu tunisino soltanto o soltanto francese. Espresse il terremoto delle diverse appartenenze con una poesia che alzò il velo sulle sanguinose lacerazioni etniche fino a raggiungere la follia.

Tuonò contro i massimi scrittori francesi pur amandoli, contro il loro esotismo e, se ammirò il simbolismo, scelse una poesia narrativa. D'altronde, che cos'è la multietnicità se non scontro di etnie diverse, per altro ancora non del tutto sfigurate come oggi, se non dolore, lacrime e sangue?

Scalesi sollevò il sudario del verso classico per timore che il verso libero facesse esplodere il nocciolo duro della sua più intima liricità.

Poetica di Scalesi tra mediterraneità e idea della cultura nordafricana

SALVATORE DI MARCO

Poeta e critico letterario

Devo subito dire che il mio intervento, a questo punto del convegno, non può che essere un intervento probabilmente scontato. Per due ragioni: la prima riguarda esclusivamente me e la mia incompetenza, poiché i miei interessi riguardano fondamentalmente la letteratura siciliana. Il tentativo di cogliere elementi di sicilianità presenti nella poetica di Scalesi è ancora tutto da verificare, ma l'ipotesi di lavoro non sembra azzardata se, come abbiamo sentito, si considera che il nostro Scalesi in famiglia parlava il dialetto siciliano, un po' come i nostri emigrati di prima, seconda, terza, quarta generazione nelle comunità isolate di oltremare, d'oltreoceano. E non a caso si è parlato della mediterraneità, addirittura di una multiculturalità, ma che, a mio avviso, ha necessità anche di finire all'interno di un'idea, un contenitore così ampio da definire contorni culturali, stilistici, formali di un poeta che impariamo a conoscere. Ed ecco la seconda ragione per cui credo che questo intervento, in questa fase della cognizione che stiamo facendo della scoperta di Scalesi, ha i caratteri ancora della leggerezza, della provvisorietà, perché, almeno per quello che mi riguarda, sto imparando a conoscere Scalesi e, se non sbaglio, fatta eccezione per alcune frange di specialisti - anche per le vicende alle quali la fortuna di Scalesi, o sfortuna, è stata collegata -, certo non si può dire che Scalesi sia un poeta di larga conoscenza, di ampia diffusione; quindi, probabilmente, tutti impariamo, io certamente più di tutti, a conoscere Scalesi, perché ancora la collocazione critica, la decodificazione del suo stile, della sua presenza nella letteratura, dei suoi temi culturali, dell'impegno poetico accanto a cui coesiste una poco conosciuta produzione giornalistica di impostazione critica, la sua concezione della nordafricanità della letteratura e così via, sono tutti temi sui quali ancora l'analisi, la ricerca deve impegnarci tutti e, in particolare, credo, dovremo sentirsi impegnati noi qui in Sicilia, non solo per il fatto che Scalesi sia nato da padre trapanese e sia stato seppellito nella nostra città di Palermo, ma anche per questa sua sicilianità.

Certo, su questo filone è stata collocata finora la posizione, la figura di Scalesi, nell'ambito anche di scambi culturali, di un collegamento tra la realtà culturale sicilia-

na e la Tunisia; il senso della prima tornata di ieri sera del nostro convegno era in questa chiave.

Credo che questa apertura della letteratura e della cultura siciliana agli apporti dell'area mediterranea sia estremamente importante, ma vorrei che, contestualmente a questa linea, a questa strada, a questo percorso che viene individuato, si pensasse anche all'altro momento, quello della conoscenza della cultura, da parte della cultura tunisina, della poesia siciliana, della nostra letteratura, perché, meglio, questo aiuta tutti, non solo a collocare correttamente gli scambi letterari, poetici e culturali, ma, in questo caso, ad esplorare con gli strumenti più adatti la personalità poetica e letteraria di Scalesi. Devo a Dino Grammatico la conoscenza di questo poeta. Quando, l'anno scorso, appena fresco di stampa, mi fece dono di questo libro. E devo, poi, a Scalesi la conoscenza di Salvatore Mugno. Dino Grammatico, offrendomi in dono questo libro, mi ha consentito non solo di leggere le poesie di questo poeta inesplorato dalle nostre parti, con la vicenda che ha avuto, ma anche di apprezzare - è stato sottolineato stamattina - l'impegno critico di Mugno e quel saggio estremamente importante della prof. Fracassetti, che hanno già dato un primo impianto critico all'interpretazione, alla conoscenza di Scalesi. E questo primo approccio, che è senza dubbio un merito importante dell'ISSPE, diretto da Dino Grammatico, ci apre una strada interessante.

Bisogna dire che Mario Scalesi è pochissimo conosciuto in Italia e, quindi, anche qui.

È del tutto ignorato in Sicilia, nonostante le sue immediate ascendenze isolane e l'immagine di poeta maledetto, al quale viene collegata la sua produzione lirica, risulta estremamente appropriata, non foss'altro che per ragioni biografiche; si è anche ipotizzato un apparentamento con atmosfere leopardiane. È stato osservato dalla Fracassetti che lo Scalesi potrebbe essere definito ancora un poeta minore, solo poi a precisare cosa si intenda, con gli strumenti di oggi, per poeti minori, in uno scenario più ampio della letteratura, se il recente interesse riguardo alla sua opera, dopo un silenzio di sessant'anni, non avesse consentito di riscoprirne l'importanza. D'altronde questo alternarsi di cadute dell'attenzione e poi del suo rilancio, rimanda a più complesse ragioni.

Mario Scalesi nacque a Tunisi nel 1892 e morì in un manicomio di Palermo trent'anni dopo, il 13 marzo del 1922. La sua breve esistenza fu drammaticamente segnata, oltre che dalle umili condizioni di vita, anche dalle sue condizioni fisiche e di salute, nonché, negli anni della fine, dagli sconvolgimenti tempestosi della sua mente. Il suo vero nome era Scalisi e apparteneva a una modesta famiglia di emigrati di origine trapanese. A Tunisi, meta allora di un flusso migratorio notevole dalla Sicilia, visse in un quartiere tra i più degradati della città, descritti dal Pasotti, che racconta di stanze affumicate, dove vivevano alla rinfusa tre generazioni di povera gente, tra mobili fatti di casse, di tavole sconnesse, strade fangose, dove nugoli di bambini appena vestiti mendicavano, si rincorrevarono, gridavano in un dialetto siculo-franco-

tunisino. Figlio di quel sottoproletariato italiano e della Sicilia che cercò sopravvivenza emigrando e, comunque, in simbiosi con i ceti sociali più miseri della popolazione tunisina. E di quella miseria umana, oltre che della propria infelicità, il poeta si fece dolente cantore.

Mario Scalesi, in seguito ad un grave incidente, che lo colpì alla tenera età di cinque anni - una tragica caduta dalle scale di casa -, si procurò una frattura della colonna vertebrale che lo rese storpio, gobbo irrimediabilmente. Perciò, negli ambienti in cui visse la sua infanzia e la sua adolescenza, quella menomazione fu oggetto di dileggi e di scherno, fonte di umiliazioni cocenti che, in vario modo, condizionarono il suo sviluppo psichico.

Dai suoi dati biografici sappiamo che, trascurato dai familiari, deriso e lapidato dai coetanei, umiliato dalle donne, persino indotto ad uscire raramente di casa, preferibilmente di notte, fu, suo malgrado, un poeta maledetto. Suo malgrado.

Costretto ad interrompere gli studi scolastici, dopo le elementari fece tanti mestieri umili e, se riuscì a dotarsi di ampia cultura umanistica, si deve alle sue assidue frequentazioni in biblioteche e agli amici letterati con cui aprì provvide relazioni. Quindi, affetto da tubercolosi, si dice poi colpito da meningite - ma questo è un dato che non risulta -, la demenza gli sconvolse la mente, sicché, dopo un periodo di ricovero in un ospedale psichiatrico di Tunisi, venne, nell'ottobre del 1921, trasferito al manicomio di Palermo, dove la morte lo colse sulla soglia dei trent'anni. A questo proposito c'è da dire che la permanenza di Scalesi nell'allora Real Casa dei Matti di Palermo è registrata, ma nella cartella clinica non risulterebbe registrata l'"affezione di meningite" che avrebbe, poi, causato quegli sconvolgimenti della mente. La diagnosi della neuropsichiatria di quel tempo riferisce di uno Scalesi affetto da neuropsicoastenia e il decesso è avvenuto a causa del continuo e persistente rifiuto del cibo.

Scrisse nei primi del Novecento su riviste letterarie, come «*Soleib*», «*La Tunisie Illustré*», e questa produzione saggistica contribuì anche alla fondazione della Società degli scrittori dell'Africa del Nord. E qui c'è un elemento, secondo me, importante del suo ruolo nella cultura tunisina, perché la Società svolse un ruolo importante, laddove Scalesi fu assertore convinto, insieme agli scrittori di Tunisia, Algeria, Marocco, aderendo all'appello che Pellegrin aveva, a quel tempo, elaborato, di una comune cultura nordafricana portatrice di valori autonomi e indipendenti dalla dominante cultura francese. Nel 1918 egli sosteneva le ragioni di una letteratura nordafricana, chiamata al compito storico di dare alle popolazioni magrebine la loro unità intellettuale, perché soltanto in essa potevano fondersi le diverse mentalità. Egli è considerato il primo poeta tunisino di lingua francese, alla quale attribuiva la funzione di unificazione linguistica della cultura del Nord Africa. Credo che questo elemento, e vado alla conclusione, della nordafricanità richiami il problema della *négritude*, perché, in quegli anni, abbiamo a Parigi la presenza di intellettuali come Senghor, i quali avevano cominciato

ad elaborare il concetto della *négritude*, che tendeva a recuperare valori di autonomia etnica e culturale che hanno una vocazione etica non diversa da quella che veniva fuori dalla Società degli Scrittori nordafricani e, quindi, da questo concetto di nordafricanità.

C'è una contemporaneità di avvenimenti, c'è un terreno comune di vocazioni etico-culturali, etico-politiche, etico-sociali sulle quali, poi, si sviluppava l'evento poetico. Questo elemento, ho voluto raccoglierlo e lo richiamo alla mia personale attenzione perché credo che, in qualche modo, ci aiuti non solo a riconoscere il timbro e la presenza di Scalesi nell'ambito di questa sua concezione della nordafricanità etnoculturale, ma anche di un'esigenza più vasta che, in quel mondo e in quel tempo, si avvertiva nei confronti della dominanza, della predominanza della cultura francese.

NELLO LAMBARDI

Docente di lingua araba e di lingua francese

Mesdames, mesdemoiselles et messieurs,

Je prends la parole en français pour mon bref témoignage trapanais sur Marius Scalési en précisant que je le fais par égard à nos hôtes français et tunisiens, qui, eux aussi, emploient le français comme deuxième langue.

Après une chaleureuse bienvenue en Sicile aux hôtes français j'en ajoute une brève, toute particulière, en arabe aux tunisiens, tenant compte de tout ce qu'ils ont fait en l'honneur de ce poète, Marius Scalési, tunisien d'adoption, de langue française, d'origine siculo-trapanaise et de mère maltaise. Il suffit de lire tout ce qu'on a publié sur lui à Tunis.

Qāhl an wà-sahl an wà-mârhab an bì-kum yyà ḍuyyûfì-na (a)l-mùhtaramîna
qinna-nà mutashàrrifûna li-hudûrìkum hunà fi Palermo wà-narg(i)ù 'an
târg(i) ù mâstrûrîna wà-mabsûtiña mìn sàfarì-kum 'ila g(i)azîratî Sîqiliyyatî
(inna-nì wà-Dino Grammatico wà Salvatore Mugno là nazâlu 'an nakûna
mutashàkkirîna giddan li-latâfatì-kum wà-kàramì-kum hîn kùnna ḍuyyûfì-kum
fi Tunis as-sânatî (a)l-mâdiyyatî bi-munâsibatî (a)l-colloque 'ala
(a)shâ firî Marius Scalési.

En revenant au sujet scalésien je témoigne que j'ai pris personnellement connaissance de l'oeuvre *Les Poèmes d'un Maudit* en 1958 grâce à un essai du même titre ou presque *Grandeur de Mario Scalési, poète maudit*, écrit par mon ami et collègue le prof. Gaspare D'Aguanno, francisant et peintre bien expert qui avait passé plusieurs années de sa vie à Tunis. L'Association Culturelle Italie-France, qu'on venait alors de fonder à Trapani sous la présidence de la Comtesse Mme Margherita Guccione Monroe, dont j'étais le secrétaire, lui organisa sur le sujet sus-dit une brillante conférence en français. C'est à lui et à Mme Guccione Monroe que va mon plus respectueux souvenir.

Le colloque de l'année passée, organisé par la faculté des sciences humaines de l'Université de Tunis par le soin du prof. Abderrazak Bannour, à l'occasion de la republication de *Les Poèmes d'un Maudit* m'a replongé dans les poésies scalésiennes. En qualité d'amateur j'ai pu les apprécier davantage grâce aussi à tant de connaisseurs

français, arabes et italiens qui ont en général fini par qualifier Marius Scalési de bon poète méditerranéen.

Le Liriche di un Maledetto, volume dernièrement publié à Palerme par l'ISSPE sous la direction de l'“onorevole” Dino Grammatico, propose en italien l'oeuvre du malheureux poète disparu trop jeune avant d'avoir pu donner preuve du maximum de son talent. Ce livre, présenté par Renzo Paris, est de très grand intérêt à la disposition de ceux qui s'y connaissent et de ceux qui aiment les belles poésies.

Il comprend un long essai introductif et la version en italien des poésies les plus significatives de Scalési par le soin du prof. Mugno avec une intéressante contribution de Mme Yvonne Fracassetti Brondino, femme de l'ancien directeur de l'institut culturel Italien de Tunis. Scalési, étudiant dans les écoles de langue française, tout en gardant sa personnalité méditerranéenne, reçoit l'influence de grands écrivains français post-romantiques, parnassiens et symbolistes. Sa production poétique ne se limite pas seulement à exprimer son profond désespoir et sa détresse («des plus beaux de nos vers sont les plus désespérés (...)», écrivit Alfred de Musset) mais elle traite aussi de la pauvreté, du travail, de la mort, du capitalisme, du dieu Mammona l'argent, de la famille, de la nature, etc. il n'y a qu'à choisir.

Au prof. Mugno va le grand mérite de s'être chargé de la tâche de mieux faire connaître en italien ce poète méditerranéen en bravant la version d'un choix de poésies scalésiennes et de s'en être intelligemment acquitté d'une façon humble et sérieuse en encourageant d'autres à l'imiter.